La fagne de la briqueterie Liégeois faisait voir surtout la phase du Caricetum, alors que celle du Sporbach montre, sur sa grande étendue, des endroits à Eriophora, d'autres à Myrica et encore d'autres à Erica.

Relevons enfin que près de la «Klaus» à Flachiville fut trouvée Pedicularis palustris, la pédiculaire ou crête de coq, das Läusekraut, Leiskraût, une scrophulariacée fréquente dans les Ardennes.

Le secrétaire: Félix HEUERTZ.

Observations et réflexions

par le docteur Ernest Feltgen.

(Suite 3).

Cuculus canorus L.

(Petite étude sur le coucou gris, dédiée au méritant ornithologue luxembourgeois Victor FERRANT.)

Beaucoup d'entre nous doivent à l'ami Victor Ferrant d'avoir trouvé le vrai goût à l'étude de la nature. C'est lui qui, disons-le tout haut, par son dévouement pour la bonne cause, son tact incomparable et son profond savoir, a su nous inculquer le pur, le réel amour des merveilles de la création.

Personnellement, je me souviendrai toujours de ces heures exquises qu'au temps passé j'ai pu vivre avec lui dans la vallée idyllique de la Mamer, à l'ombre des hêtraies et sapinières épaisses, dont les mumures se confondent avec ceux des filets d'eau descendant des gorges gréseuses du Juckelsbusch.

C'est là qu'un beau matin d'avril 1888, quand des hauteurs lointaines de Kehlen le premier chant du coucou se fit entendre, il me communiqua avec enthousiasme et non sans un brin de sarcasme inné, en causerie enjouée à la fois et instructive, ce *qu'en ornithologie on se raconte sur cet oiseau énigmatique, qui ne se gêne pas de pondre dans les nids des autres oiseaux, chose étrangement drôle et mystérieuse!*

Voilà la raison pour laquelle je me permets de lui dédier ces quelques notes ayant trait à nos entretiens de jadis et marquant en quelque sorte la continuation de nos attrayantes études d'autrefois.

Quoi qu'on en dise, notre coucou est un oiseau essentiellement forestier. Pour son séjour annuel de cinq mois dans nos

parages, d'avril à août, il préfère franchement la forêt. Toutefois à deux conditions fondamentales: il faut tout d'abord que l'insatiable villégiateur y trouve bonne et copieuse nourriture (insectes, chenilles), puis, qu'il y ait de nombreux petits oiseaux (chanteurs surtout) qui y nichent, car, il lui faut leurs nids, chose curieuse, pour y déposer ses œufs. Il ne les couve pas lui-même, mystère.

Nos bois luxembourgeois répondent en général à ces exigences de coucou. On sait que chez nous toute forêt de quelque étendue (de plusieurs hectares) héberge son coucou spécial, car, au grand jamais, il ne tolérerait un rival. Il en est de même à peu près de cet autre hôte estival, du loriot.

Ces quelques lignes ne contribueront pas à trahir le secret de reproduction du coucou, le problème en reste entier. Mon but est plutôt d'appuyer les vues des ornithologues au sujet de certains caractères distinctifs de cet être étrange.

Le coucou se déroble au possible à nos regards. Les auteurs reviennent toujours sur ce point. En 1879, le Dr. Bolle dit dans une étude bien documentée, que tout le monde connait le chant du coucou, mais moins le chanteur lui-même. Que l'œil de l'observateur ne suit que difficilement ses traces qui se perdent dans les cimes de la haute futaie. Naumann souligne qu'on voit rarement chanter le coucou en position assise. Que c'est plutôt en survolant prairies, champs, bruyères, dunes etc. qu'on entend sa voix, ou encore, quand il entreprend un vol exceptionnel, d'une certaine durée. L'auteur déclare qu'alors l'oiseau ne saurait se passer de lancer de temps en temps dans les airs ses notes familiaires.

Il y a plusieurs dizaines d'années, je fus occupé un jour de mai à observer, caché dans les broussailles du Grunewald, région du Staffelstein, un couple de mésanges bleues portant la becquée à leur nombreuse famille. Un coucou mâle ne tarda pas à venir se poser dans la cime d'un hêtre vis-à-vis de moi et à chanter avec conviction.

Le hasard me procura ainsi un amusant quart d'heure.

Le chanteur amoureux ne fit que de rares pauses et, en lançant son plus tendre «coucou», il exécuta des mouvements rythmés, auxquels prirent part tête, ailes, queue, enfin tout le corps, tout comme s'y met le coq de bruyère au moment des amours, afin de flatter la femelle.

Il est un fait que le coucou est considéré par le public comme un oiseau à part. D'aucuns l'accusent même de toute sorte de diableries et vont jusqu'à le dire capable de pouvoir

se changer en oiseau de proie. Mâle et femelle ont à peu près la même taille. Chez le mâle le bleu cendré prédomine dans le coloris du plumage, tandis que la femelle se distingue par un roux brunâtre, rouillé, tacheté de noir et c'est précisément ce qui caratérise aussi le dessus de la crécerelle, rapace falconidé bien connu, de là probablement la confusion.

Comme l'oiseau n'habite toutefois pas exclusivement la forêt, il se trouve qu'il s'approche de nos habitations, afin de passer son séjour estival dans les jardins, vergers et parcs, mais ceci toujours plutôt exceptionnellement.

Ce semblant d'attachement à l'homme peut parfois lui coûter cher. Lisez plutôt:

Dans le parc de Mondorf-les-Bains nichait régulièrement de 1907 à 1917 le loriot. Les baigneurs, amis de la nature, se faisaient un plaisir d'écouter son chant mélodieux. Quel ne fut pas leur étonnement d'être salués un beau matin de mai à leur promenade habituelle non seulement par un charmant «Ti-tidluo», mais encore par un doux «Coucou», lancé du fond d'un frais bosquet en fleurs.

Au prochain printemps l'oiseau devançait déjà le premier baigneur, tellement il s'était attaché à son home choisi depuis peu.

Mais, ô malheur, il n'avait pas calculé avec la bêtise et la brutalité humaines. Un coup de fusil abattit le pauvre, enivré par l'amour et la joie de vivre.

«Enfin, le voici», s'écria l'homme au fusil, «le voici, le possédé du diable».

Je dévisageai mon vis-à-vis, lui manifestant mon indignation. Il s'en fut, déconcerté.

Par une belle journée de juin, je flâne le long d'un cours d'eau. Je partage, en passant, la patience d'un pêcheur à la ligne, désireux de sortir d'un étang quelques tanches.

Soudain un coucou mâle, accompagné d'une femelle, fait entendre sa voix au-dessus de moi et se dirige ensuite vers la forêt voisine. Sa compagne reste, plane quelque peu et se laisse choir, raide, en ligne droite, pour disparaître dans une touffe de saules, pas plus loin qu'à deux mètres de mon point d'observation.

Nul doute, elle dut déposer précipitamment son œuf dans un nid qu'elle vint de découvrir, ou qu'elle dépista antérieurement.

Je ne la dérange pas.

Plus tard, je constate qu'il s'agit d'un nid de bruant jaune, dont les propriétaires, perchés paisiblement sur un fil téléphonique, ne se doutent pas de la gravité de ce qui vient de se passer chez eux.

Cette scène biologique, intéressante entre toutes, me rappela le souvenir de nos amicales petites conférences improvisées tantôt dans la fraîcheur du Juckelsbusch, tantôt au son rythmé du claquet de moulin au bord de la Mamer. Elle me rappela aussi l'agréable souvenir des nombreux privatissima pleins d'animation, dont nous dota dans la suite le conservateur (lisez créateur) de notre musée national qui, tout en conservant jalousement ses coucous empaillés et autres trésors et merveilles, sait, d'étonnante façon, conserver sa finesse d'esprit et sa bonté de cœur.

Hirondelles.

«Ils sont la joie de la campagne, la sauvegarde de nos récoltes.» (Henri Fabre.) — Leur destruction se pratique encore toujours en masse, après comme avant le cri d'indignation du méritoire entomologiste. Il taxa, en effet, de fous et de criminels les hommes qui tuent ces pauvres créatures, dont le charme n'a d'égal que leur immense utilité. Mille et mille fois il a été dit et répété, avant et après Fabre, et d'autres hommes de science et d'idéal, de respecter par tous les moyens les oiseaux chanteurs et insectivores, qui, d'un côté, nous ravissent par leurs formes et leurs mouvements pleins de grâce, leurs harmonieuses parures, nous égaient par leurs petites voix douces et mélodieuses, d'un autre côté, rendent des services à l'humanité entière, des services, qu'il n'est nullement exagéré de nommer incalculables. Mais, hélas, les bons conseils, souvent, trop souvent, se perdent dans le vide. Chose inouïe, on abandonne les récoltes à des armées d'insectes, à des myriades de ravageurs, pour quelques maigres bouchées de chétifs oiseaux, alignées aux brochettes et devant flatter le palais de gourmets sans conscience. Voyez le raffinement qu'on met à capturer lâchement ces innocentes créatures au moyen de pièges de toute sorte, tous faits de perfidie et tous indignes de l'homme. Cela ne se voit non seulement en Italie, en Espagne, dans le Midi de la France, les pays classiques des oiseleurs, qu'on aime à citer couramment, à l'occasion, mais également dans d'autres pays... même chez nous, du moins en ce qui concerne certaines espèces de petits oiseaux. Il a été dit quelque

part qu'en une seule journée, 30.000 (trente mille) hirondelles furent, dans les dernières années, vendus à Gênes, qu'en une seule année plus de 800.000 (huit-cent mille) hirondelles furent prises au filet dans le Bordelais. On a bien lu: des hirondelles? Oui, des hirondelles, qui jouissent de l'amitié de tout le monde, ainsi qu'on se plaît à dire.

L'homme suit un régime mixte, c'est là un fait biologique. Il mange de tout indifféremment. Mais, faut-il que son appétit tombe justement aussi sur ces pauvres petits oiseaux, malgré leur petitesse... et leur indiscutable utilité dans l'harmonie de la nature?

Pauvres hirondelles! Je me figure que tout le monde doit aimer ces doux, joyeux, courageux et sociables oiseaux et respecter leur vie. Dans «nos» pays, il faut le dire, les hirondelles trouvent tout de même, en général, protection et hospitalité. Elles sont communément considérées comme faisant partie de notre volaille, qui passe son existence à nos côtés et s'abrite sous le même toit. Voyez l'hirondelle de cheminée. Elle pose son nid, en terre mâchée, de préférence à l'intérieur des bâtiments, dans les cheminées, les granges, les écuries, etc., et y soigne ses 2 à 3 nichées de 4 à 5 œufs, en témoignant pour son entourage une confiance vraiment touchante. Son petit dos porte un plumage luisant, noir-bleuâtre, tandis que front et gorge se présentent en brun-marron et le dessous du corps en blanc-roussâtre. Le tout est du meilleur effet. Chaque année, en avril déjà, elle nous revient, si elle a pu éviter la mort dans les lacets là-bas, pour rester jusqu'en octobre. Pendant ce temps, elle nous débarrasse d'une foule d'insectes nuisibles et importuns, qui figurent aussi sur le menu varié de ses deux proches parents, l'hirondelle de fenêtres et l'hirondelle de rivage, les deux autres représentantes de la famille dans la Faune indigène.

Parmi ces insectes trouble-paix et nuisibles, notons: les différentes mouches, les moustiques, les éphémères, les mites, les taons, les innombrables petits coléoptères et microlépidoptères, les punaises volantes et aquatiques (les dernières prises par les oiseaux, quand ils effleurent la surface de l'eau), enfin, les divers insectes qui se tiennent de préférence dans les étables, qui suivent les troupeaux aux pâturages, ou qui s'installent dans les bergeries et les parcs pour moutons, etc. Les insectes à dard empoisonneur sont régulièrement évités.

L'hirondelle de fenêtre, plus petite que la précédente (elle mesure en moyenne 14 cm, en long, tandis que l'autre en compte 18), porte également un manteau noir-bleuâtre, mais

le bas du dos est d'un beau blanc, tout à fait caractéristique, qui permet de la distinguer déjà de loin. Elle reste chez nous d'avril à octobre et place son nid, construit de la même façon que celui de l'hirondelle de cheminée, en dehors des habitations, rarement à l'intérieur, notamment dans les angles des croisées et au-dessous des corniches des maisons, des granges et autres dépendances. Je me rappellerai toujours avoir compté de 1912 à 1916, dans le village mosellan de Schengen, plus de trente nids d'hirondelles de fenêtre, l'un contre l'autre, le long d'une corniche en bois d'une grange. Le spectacle qu'offrit cette colonie, surtout vers le soir, fut vraiment saisissant. Les 2 à 3 nichées par saison (de 4 à 5 œufs) garantissent une progéniture normale.

L'hirondelle des fenêtres est la plus commune des trois. L'habitude qu'elle a de se tenir tout prés de nos maisons, de suivre, en un vol rapide, les rues, sans montrer la moindre inquiétude, tantôt en rasant le sol, tantôt en s'élevant à de grandes hauteurs, selon que les insectes volent bas ou haut, l'a rendue populaire, comme le sont peu de nos oiseaux.

L'hirondelle du rivage, enfin, est la plus petite (13 cm. en moyenne), la moins répandue, ne restant ordinairement que jusqu'au mois de septembre et n'habitant pas les villages et agglomérations, mais les berges sablonneuses, le long des cours d'eau, les trous de murs et les crevasses de rochers. Elle se creuse elle-même, avec une agilité surprenante, les trous, devant herberger la nichée future, dans la terre sablonneuse des rivages et des carrières, etc. Voyez, en passant, les colonies nombreuses dans les parois des carrières à gravier entre les embouchures de la Syre et de la Sûre dans la Moselle, sur les territoires de Mertert et de Wasserbillig! Elle forme souvent de très fortes colonies, comptant 5 à 20 ou même 50 à 100 couples. L'hirondelle de rivage ne fait que deux nichées (de 4 à 5 ou de 3 à 6 œufs) et porte un plumage modeste: le dessus en brun-cendre, de même la poitrine et les flancs, tandis que le dessous est blanchâtre. Son régime alimentaire est le même que celui des deux autres hirondelles, seulement, nous nous en ressentons moins directement, vu que l'oiseau se tient plus loin de nos habitations.

Les hirondelles sont protégées par la loi. Qu'elles le soient partout et que cette loi, bonne entre toutes, soit exécutée sans réserve dans un but moral à la fois et pratique.

Protection à nos oiseaux!

Depuis une bonne cinquantaine d'années, je combats, selon mes moyens, aux rangs des amis du monde ailé, dans le double but 1) de conserver, pour autant que faire se peut, les oiseaux chanteurs, représentant comme tels un trésor incomparable de la nature, ainsi que 2) de protéger par tous les moyens possibles ces infatigables destructeurs de la vermine, la désolation de tous ceux qui labourent et cultivent la terre.

En tous lieux, où l'homme a conservé un peu d'idéal et de bon sens, on revient de temps en temps, d'une façon ou de l'autre, sur cette question pratique, abstraction faite de la valeur esthétique qu'elle comporte.

C'est ainsi que dernièrement encore j'ai lu dans un quotidien belge qu'une requête a été adressée au gouvernement du pays, portant le vœu de voir interdire, en même temps que le tir aux pigeons (ah, l'abominable sport) la tenderie aux oiseaux utiles. «Puisse», dit ce journal, «l'initiative des édiles être prise en considération». Je pense que nous défendons tous la même cause, qui, certes, n'en est pas une mauvaise.

On n'ignore pas que de tous les peuples d'Europe les Italiens sont passés maîtres dans l'art (?) de l'oiselerie, sport (?) national qu'ils détiennent, paraît-il, des anciens Romains. Il semble cependant que depuis un certain temps l'Italie attire moins l'attention sur elle par la tuerie de nos pauvres petits oiseaux. On trouve, rapporte-t-on, que ce sport de prédilection des Brescians, des Bergamasques et des Vénitiens est estimé trop coûteux et que le temps qu'on y met peut être mieux employé.

Voilà qui est fait pour nous réjouir tous. Qu'on défende partout les filets meurtriers. Quelle joie immense éprouverions-nous en voyant, au lieu de diminuer constamment en nombre, s'accroître d'année en année les joyeuses troupes de merles et de grives, d'hirondelles et d'étourneaux etc., qui nous délivrent de quantités énormes d'insectes nuisibles et font prospérer nos cultures dans les bois, champs, vergers, jardins. Il s'agit d'inspirer déjà à l'enfant l'amour des oiseaux!

P. WORRÉ-MERTENS, LUXEMBOURG